Le Monde.fr

Onze jours de dérive sur un "lothio"

LE MONDE | 10.10.06 | 14h20 • Mis à jour le 11.10.06 | 16h21

DAKAR ENVOYÉ SPÉCIAL

Les Sénégalais qui se sont risqués à l'émigration clandestine et n'ont pas atteint leur but, ou ont été rapatriés après un séjour dans un centre de rétention des Canaries, répugnent généralement à raconter leur mésaventure. Outre qu'ils la ressentent souvent comme un échec déshonorant, ces hommes meurtris mais aussi ruinés - parce qu'ils avaient investi leurs économies ou celles de leur famille dans l'entreprise - n'ont pas envie de ressasser des souvenirs cauchemardesques.

S'il souhaite garder l'anonymat, Ousmane, 29 ans, a pourtant accepté de témoigner, afin de *"dissuader"* ses compatriotes. Ce qu'il a vécu révèle les dangers encourus par les passagers des pirogues, les "lothios" en wolof. Depuis qu'il a quitté l'école, à 12 ans, Ousmane n'a pu subsister que dans *"l'économie informelle"* ; achetant et revendant des cigarettes de contrebande et des confiseries sur un étal pliant. Sous la pression de sa famille élargie - une trentaine de personnes - qui comptait sur lui, mais aussi parce que ce célibataire malgré lui rêvait du *"mode de vie européen"*, il a décidé de tenter sa chance en pirogue. *"Quand on a pu réunir les 500 000 francs CFA (750 euros) du passage, j'ai contacté des amis pêcheurs et, dix jours plus tard, début septembre, j'avais rendez-vous sur la plage de Hann"*, à l'est du port de Dakar.

Après avoir payé, Ousmane a embarqué avec d'autres voyageurs sans bagages dans une petite pirogue. A l'écart des côtes, derrière l'île de Gorée, où la Maison des esclaves évoque des départs plus tragiques encore, un transbordement a été effectué sur une grosse pirogue où se sont entassés une petite centaine d'"esperados". Et l'odyssée a commencé, plein nord.

"Les premiers jours, la mer n'était pas mauvaise mais certains avaient déjà des nausées, raconte-il. *Le plus pénible était de rester assis avec interdiction de se lever, même cinq minutes, pour ne pas déséquilibrer le navire. La nuit, on pouvait tout juste appuyer la tête sur son voisin pour somnoler, on souffrait du dos et on avait froid. Durant les interminables journées, c'est la chaleur qui nous accablait et deux d'entre nous sont morts d'insolation ou de fièvre. Ils ont dû être jetés à la mer. Après ça, quelques-uns ont commencé à délirer, ils croyaient voir des fantômes."*

Le sixième jour, alors que le lothio se trouvait au large du Sahara occidental, un incident a fait basculer le voyage vers l'enfer. *"Un des plus jeunes passagers, qui devait avoir 14 ans, a joué avec le GPS et l'a déréglé. Nous avons perdu le cap. L'angoisse s'est transformée en panique quand la houle s'est levée. Des vagues passaient par-dessus bord et alors que les provisions commençaient à manquer, un sac de riz a été bousillé. Certains se sont mis à boire de l'eau de mer en y mettant du sucre et ils ont eu des diarrhées alors que comme toilettes nous n'avions que des sacs de plastique."*

Les naufragés ont cru leur dernière heure venue. A deux reprises, ils ont aperçu des bateaux qui, malgré leurs signes de détresse, ne se sont pas déroutés. *"Je pense qu'ils voulaient éviter les complications ou d'avoir à nous transporter jusqu'au port le plus proche"*, s'indigne Ousmane. Ce n'est qu'au matin du onzième jour qu'un cargo s'est rapproché d'eux et, en guise d'assistance, leur a indiqué la direction de la côte. *"Nous ne pensions même plus aux Canaries, c'est notre peau qui était en jeu. Nous avons fini par apercevoir la terre ferme mais la nuit tombait quand nous avons accosté sur un rivage désert. Le lendemain matin, c'est une vedette de la marine marocaine qui nous a repérés, nous étions au Maroc. Ils nous ont rapatriés. J'avais le visage et les lèvres craquelés par le soleil et le sel et des croûtes sur les fesses, mais j'étais vivant."*

La dérive d'Ousmane et celles qui se terminent encore plus mal - les victimes se comptent en centaines voire en milliers - ne découragent pas les aspirants au grand voyage. Voilà trois jours, un départ nocturne aurait eu lieu depuis Soumbedioune. C'est dans ce village proche du centre de Dakar que M'baye Sèye, un charpentier de 26 ans, a pris la relève de son père, Ibra, pour fabriquer des pirogues côtières ou les énormes "galou-marées" capables d'affronter la haute mer. Le charpentier piroguier n'a pas observé un afflux de commandes ces derniers mois, mais il est conscient que beaucoup de ses bateaux de pêche, qui peuvent transporter jusqu'à deux cents personnes et dix tonnes de fret, ont été utilisés pour embarquer des clandestins et pourrissent aujourd'hui aux Canaries.

Confectionné avec des planches de "bois rouge" assemblées autour d'une coque taillée dans un tronc entier, un "galou-marée" coûte environ 7 500 euros, auxquels il faut ajouter le prix de deux moteurs hors-bord, dont un de 40 CV, soit environ 3 500 euros. Avec 11 000 euros, il est possible d'affréter un charter sans retour qui pourra rapporter à son armateur jusqu'à dix fois plus.